

Se distinguer

Marc Chabot

Numéro 803, juillet–août 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, M. (2019). Se distinguer. *Relations*, (803), 50–50.

Se distinguer

Marc Chabot



L'auteur est écrivain et parolier

Elle entrait dans ma classe et le plus souvent, elle portait un t-shirt avec le lapin de l'empire Playboy. Elle ajoutait à sa parure une jolie petite croix en or. Quand on lui faisait la remarque que ces deux signes distinctifs n'allaient peut-être pas ensemble, elle répondait : « Ce n'est pas grave, c'est tellement *cute*. »

Elle entrait dans la même classe avec son voile. Tout le monde la regardait. Mais elle savait ce qu'elle faisait. Elle pouvait défendre le port du voile avec force et vigueur. Elle l'a d'ailleurs défendu une fois devant toute la classe. Après, on a cessé de voir ce signe distinctif comme une « pure aliénation ».

Il entrait dans ma classe avec sa casquette du Canadien de Montréal. Il me regardait toujours, l'air un peu inquiet. Je pouvais lire dans ses yeux une imploration : s'il vous plaît, ne me demandez pas de la retirer.

Il entrait dans la même classe avec son t-shirt de Pink Floyd, puis la semaine suivante celui d'un autre groupe, style Metallica. Une autre façon de se distinguer.

Nous étions en 1995, dans un cours de philosophie *Éthique et politique*. Cette semaine-là, je devais parler du philosophe Henry David Thoreau et du concept de désobéissance civile. J'avais, moi aussi, un t-shirt sur lequel était imprimé le visage du philosophe. Je me l'étais procuré dans un magasin de la petite ville de Concord, dans le Massachusetts, où il a vécu. J'avais mis un chandail par-dessus et j'allais le retirer après avoir fait circuler dans la classe quelques livres du philosophe.

Nous étions dans un cégep. D'une certaine manière, nous étions tous des adultes, même s'il peut arriver qu'un ou une élève n'ait pas encore 18 ans. Nous étions aussi tous des laïques. Le grand jeu des distinctions ne nous collait pas à la peau. Il n'est d'ailleurs pas rare de

rencontrer un ou une élève quelques années plus tard qui va rire de sa casquette, de son t-shirt de Playboy ou même de son voile. Nos distinctions sont souvent passagères.

J'étais le professeur. L'autorité. Nous étions là pour réfléchir en tant que citoyens et citoyennes. Il ne me serait pas venu à l'idée d'interdire quelque signe distinctif. Je suppose que les temps changent. Et puis, il y a longtemps que l'empire économique qu'est le capitalisme a compris que les humains, même en ne le sachant pas, sont maintenant des panneaux publicitaires sur lesquels on peut montrer n'importe quoi. Une croix comme une publicité de bière. C'est la marchandise qui règne. S'afficher est désormais une aliénation comme une autre, presque quotidienne. Le plus difficile, c'est d'y échapper. On peut bien tenter d'affirmer que nous le faisons en toute liberté, je n'en suis pas convaincu.

Durant ce même cours de philosophie, je devais faire lire à mes élèves le texte de Nietzsche sur la mort de Dieu. Nietzsche, c'est le XIX^e siècle. Les premiers grands moments de l'athéisme. C'est notre histoire. C'est l'Occident où quelque chose est arrivé avec Dieu, avec la foi, avec la croyance, que nous ne pouvons pas ignorer.

Ne pas croire, c'est aussi une liberté. La vie est là quand même. Les questions de sens ne sont pas exclues. Ce n'est pas la fin de la transcendance. Il n'y a pas que la plate égalité de la démocratie formelle dans nos sociétés. L'aspiration à plus grand que soi n'est pas disparue. Il reste toujours l'être, les rêves, l'espoir, les projets, l'avenir. On peut en douter souvent, mais dans toute l'histoire humaine, il y a du doute. Les valeurs ne sont pas des abstractions.

Dans *Le gai savoir*¹, publié en 1882, au paragraphe 125 du livre troisième on trouve l'aphorisme de « L'insensé », celui qui « courait sur la place du marché et criait sans cesse : Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » On peut lire : « Où est

Dieu ? cria-t-il, je vais vous le dire ! Nous l'avons tué – vous et moi ! Nous tous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait à désenchaîner cette terre de son soleil ? »

Je lis lentement tout l'aphorisme. Il y a un silence presque solennel dans la classe. Je fais remarquer aux élèves qu'il y a peu d'affirmations dans ce texte. Surtout des questions. Surtout une invitation à la réflexion. C'est ce à quoi sert la philosophie. La « mort de Dieu » doit être pensée, malgré nos croix, malgré nos voiles, malgré la marchandisation de tout, malgré nos distinctions. Elle doit être pensée par les croyants comme par les athées. Je le rappelle, nous sommes en 1995. Bien avant les dérapages sur la laïcité et les signes distinctifs.

Je relève la tête et je me rends compte que deux élèves s'essuient les yeux. Touchés directement dans l'âme par le texte. Des larmes philosophiques. On prend soudain conscience de nos responsabilités. Une vraie question vient d'entrer dans l'être. Chaque humain, chaque génération, doit reprendre pour elle-même les questions essentielles et tenter d'y trouver sa réponse. Comment penser tout cela dans le bruit que fait le monde ? Être, c'est demeurer vigilant. Être, c'est saisir l'importance d'une question, sortir de la superficialité.

Je me suis demandé comment j'aurais posé le problème aujourd'hui. Est-ce que le temps est venu pour une nouvelle liberté ? Est-ce que nos pensées peuvent aussi se polluer ? Il faut donner à tous et à toutes la possibilité de devenir adulte. C'est le grand travail de la philosophie. ☺

1. F. Nietzsche, *Le gai savoir*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Folio, 1990.